

avait réussi, à force de petites intrigues et de basses complaisances, à supplanter l'autre. Celui-ci, surpris de cette joyeuse humeur, ne peut s'empêcher de lui en marquer son étonnement :

— Comme te voilà content ce matin, je ne t'ai pas vu comme cela depuis bien long-temps ! sur quelle herbe as-tu marché ce matin ?

— Eh ! parle-leu, mon-cher, sur l'herbe que je t'ai coupée sous les pieds.

UNE NÂIVETÉ CARACTÉRISTIQUE.— On dit qu'un député journaliste rencontra, hier matin, une des personnes que quelques journaux ont désignées comme devant être appelées au conseil législatif, et lui demanda si vraiment on lui avait offert un siège dans la chambre haute. Celle-ci répondit négativement, se croyant tenue au secret jusqu'à ce que la gazette officielle ait annoncé la chose.

— Oh ! s'écria le représentant, (qui ne se pique pas de politesse, mais qui se pique, par exemple, de savoir tout ce qui se passe derrière les coulisses, comme il dit, considérant que la politique n'est qu'une comédie), je pensais bien qu'il n'en était rien, car j'en aurais su quelque chose. Voyez-vous, ce sont les maudits journaux de nos ennemis qui font courir ces bruits-là pour perdre le ministère dans l'opinion publique.

Le futur conseiller s'en alla en se mordant les lèvres jusqu'au sang, ce qui lui rappela le temps où il était républicain rouge.

Tout le monde est inquiet de savoir s'il est vrai que certain personnage est nommé conseiller législatif, comme le répandent quelques journaux sérieux. Nous renvoyons les curieux à l'écri du correspondant de Montréal du *Fantasque*. Cette lettre, partie de la capitale ce matin, nous a été apportée par un pigeon, et nous annonce que la personne en question est véritablement nommée, comme on l'a dit. La pauvre bête en est morte, nous voulons parler du pigeon et non du nouveau conseiller, car on peut bien être bête pour monter à la chambre haute, mais on sait qu'il faut absolument être riche, ceci est dit sans méchante allusion, et seulement pour éviter tout malentendu.

On raconte l'anecdote suivante, à laquelle nous ne croyons pas, car elle prouverait que les ministres connaissent leur véritable position ; chose qui ne se voit jamais.

Un solliciteur, non pas un solliciteur-général, mais un solliciteur particulier, était allé chez le premier ministre implorer son intervention pour quelque emploi d'honneur ou de profit. Il le trouva d'une humeur, oh ! mais d'une humeur massacrante, comme l'on dit, et ne put obtenir que des réponses évasivement brusquées. Le solliciteur, qui est un ancien camarade de collège du ministre, se croit autorisé à la familiarité : — Ah ! ça, dis-moi donc, mon cher, que t'est-il arrivé ce matin ? Tu m'as l'air tout bouleversé, tout contrarié, tout je ne sais quoi ; il me semble que si j'étais à ta place je ne me sentirais pas de joie, on me verrait toujours gai comme pinson, le roi-même ne serait pas mon sousin ; au lieu que toi, je te trouve tout chose, tout renfrogné, tout.

— On le serait à moins. Oh les journaux ! les journaux ! s'ils continuent long-temps comme cela, j'aurai bientôt planté là le pays.

— Oui, je conçois que toutes leurs attaques te causent un peu de contre-temps ; mais, enfin, ce n'est pas une raison pour.

— Eh ! ce ne sont pas les attaques des adversaires qui m'inquiètent, j'en ris